



**ALBA DONATI**

**LA LIBRAIRIE SUR LA COLLINE**



## LE LIVRE

Alba Donati menait une vie trépidante. Pourtant, à la cinquantaine, elle décide de tout quitter pour retourner à Lucignana, le village de Toscane où elle est née, et ouvrir sa librairie dans une jolie bâtisse à l'orée des bois, sur la colline.

Avec seulement 180 habitants dans les environs, son entreprise semble vouée à l'échec. Ouverte en 2019 grâce à un financement participatif, la librairie affronte un incendie qui la détruit en partie, puis, un mois plus tard, les restrictions du confinement. C'est alors que s'organise autour d'Alba un étrange et vertueux mouvement de solidarité.

Tout à la fois récit et manifeste, ce journal de bord chronique la vie d'une librairie et de ses lecteurs, jour après jour, joie après peine. L'occasion pour Alba d'évoquer un rêve partagé par beaucoup : recommencer à zéro. Trésor d'érudition, *La Librairie sur la colline* est aussi une réflexion brillante sur le sens de la vie et le rôle crucial qu'y joue, pour tous ceux qui le veulent, la littérature.

## L'AUTRICE

Née en 1960, Alba Donati vit entre Florence et Lucignana, d'où sa famille est originaire. Critique littéraire, poète, elle a publié plusieurs recueils, traduits aux États-Unis et lauréats de nombreux prix. En 2015, elle a traduit avec Fausta Garavani les poèmes de Michel Houellebecq. Elle anime des festivals et des événements culturels. En 2017, à Florence, elle a fondé avec son mari Fenysia, une « école des langages de la culture » où enseignent des écrivains tels que Michela Murgia, Edward Carey et Michael Cunningham.

## LA TRADUCTRICE

Nathalie Bauer a traduit plus de cent cinquante ouvrages d'écrivains classiques (Primo Levi, Mario Soldati) et contemporains (Antonio Pennacchi, Stefano Massini chez Globe). Elle est également romancière.



*La Librairie sur la colline*



Alba Donati

# La Librairie sur la colline

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer



116, rue du Bac, Paris 7<sup>e</sup>

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française

© 2022, Alba Donati

*All rights reserved*

*Titre de l'édition originale :*

La libreria sulla collina

*(Einaudi, Turin)*

*Illustration de couverture : Gabriel Gay*

*Dépôt légal : octobre 2022*

ISBN : 978-2-38361-132-5



*À ma drôle de famille  
faite de dates et de noms inexacts*



*« Romano, j'aimerais ouvrir une librairie là où je vis.*

*– Bien, combien d'habitants y a-t-il ?*

*– 180.*

*– Bon, 180 000 divisé par...*

*– Pas 180 000, 180.*

*– Tu es folle. »*

Conversation téléphonique avec Romano Montroni,  
ancien directeur des librairies Feltrinelli.

*Il était une fois une maison de poupée qui appartenait à une reine... une maison de poupée si joliment fabriquée qu'on venait parfois de loin pour l'admirer.*

Vita Sackville-West,  
*Les Secrets et enchantements de la maison de poupée  
de la reine d'Angleterre\**

\* Traduction de Christian Demilly, Grasset & Fasquelle, 2018. (Toutes les notes sont de la traductrice.)



JANVIER



20 JANVIER

Toutes les petites filles sont malheureuses, chacune à sa façon, et moi, je l'ai été énormément. Sans doute la faute au mariage de mon frère qui m'a surprise à l'âge de six ans, à une mère plutôt archaïque ou encore aux brimades champêtres de mes camarades, aujourd'hui je joue avec toi, demain je jouerai avec une autre.

Depuis que j'ai ouvert la librairie, il n'y a pas de conversation qui ne comporte cette question : « Comment l'idée d'ouvrir une librairie dans un village perdu de cent quatre-vingts habitants vous est-elle venue à l'esprit ? »

Aujourd'hui j'ai fait de nombreux paquets. Une dame de Salerne fête la Saint-Valentin de la façon suivante : elle achète pour l'une de ses filles un recueil de poèmes d'Emily Dickinson, le calendrier d'Emily Dickinson et « Emily », un parfum à base d'essence d'osmanthe ; pour l'autre, un livre d'Emily, le calendrier d'Emily, ainsi qu'un bracelet composé de pétales de rose et de gypsophile. Comme si cela ne suffisait pas, elle s'offre l'*Herbarium* de la toujours bien-aimée Emily et le calendrier.

Comment cette idée m'est-elle venue à l'esprit ? Les choses ne viennent pas à l'esprit, les choses couvent, lèvent, encombrant notre imagination pendant que nous dormons. Les choses possèdent leurs propres jambes, elles parcourent

un chemin parallèle dans un lieu intérieur dont nous ignorons l'emplacement, puis toquent brusquement : Nous voici, nous sommes tes idées, prêtes à être écoutées. L'idée de la librairie était certainement tapie dans les replis de ce lieu sombre et joyeux qu'on nomme l'enfance.

Elle s'est nourrie de l'affaire Lavorini\*, le premier enfant assassiné dont je me souviens, retrouvé près de Viareggio, une histoire que j'entendais tous les après-midi chez mon grand-père, possesseur d'un magnétophone. Non que grand-père Tullio fût très en avance sur son temps, contrairement à mes tantes, modernes et libertines (au dire du village). Elles me mettaient un peu mal à l'aise, mais je les adorais.

Sur le second plateau de la balance se tenait ma tante Polda, sœur de ma mère, agricultrice, une formidable bonne pâte qui, entre autres, ne s'est jamais mariée, ce dont elle était fière. Je passais mes journées à déboutonner et reboutonner son cardigan, une excuse pour écouter ses histoires, blottie entre ses bras. Il y avait aussi tante Feny, pour l'état civil Fenysia, gouvernante, une femme menue et forte, timide et savante, celle qui, en m'offrant les livres que lui donnaient ses patrons, m'initia à la lecture des romans.

C'est en pensant à elle que j'ai baptisé Fenysia l'École des langages de la culture que j'ai fondée avec Pierpaolo, mon compagnon, il y a quelques années. Veiller au savoir me semblait aussi nécessaire que préparer un bon minestrone, art dans lequel cette tante excellait.

Les histoires que me racontait ma mère, en revanche, auraient pu tuer un dinosaure du pléistocène. Sa préférée mettait en scène une fillette qui s'endormait au pied d'un arbre pendant que sa

\* Ce premier rapt et meurtre d'enfant (Ermanno Lavorini avait douze ans) en Italie, en janvier 1969, suscita un grand battage médiatique.



maman travaillait aux champs. Soudain survenait une couleuvre qui se glissait dans sa gorge. Par chance, il s'est produit dans cette zone de ma mémoire un black-out des plus sains qui figea ce qu'il était possible de sauver et que, de fait, Lucia, psychanalyste, sauverait bien plus tard en douze années de thérapie.

Le village était petit et je l'aimais : je dessinais la montagne qui se dressait devant la maison au printemps, à l'été, en automne et en hiver, comme s'il s'agissait du Kilimandjaro. L'ailleurs, dirait un philosophe, se situe là où vous n'êtes jamais allé. Et moi, je ne suis jamais allée dans la montagne d'en face. J'adorais le givre qui recouvrait les champs, on aurait dit du cristal, comme celui du château de la Belle au bois dormant. Et puis j'adorais les fourmis, les efforts qu'elles déployaient pour vivre. Oui, car quand vous habitez une maison sans chauffage, sans salle de bains, et que vos yeux, vos mains et même vos oreilles s'affolent, il est normal d'envisager la mort.

Mon père ne figure pas dans ce petit tableau d'introduction. De fait, il me manquait énormément et lorsqu'il s'asseyait près de mon petit lit, que je considérais parfois comme mon lit de mort, mes yeux, mes mains et mes oreilles cessaient de s'affoler, le monde redevenait un spectacle supportable.

Je commence par hasard ce journal intime le 20 janvier, jour où débute *Lenz*, le récit de Georg Büchner. C'est aussi celui que le poète Paul Celan place au centre de son discours, à la remise du prix portant le nom de l'écrivain allemand, le 22 octobre 1960, soit neuf ans, cinq mois et vingt-neuf jours avant de se jeter dans la Seine, du pont Mirabeau. Parce que les dates sont importantes et que chacun de nous possède son 20 janvier, jour où Lenz abandonne tout et part.

C'est aussi un 20 janvier, en 1943, que partit le premier mari de ma mère. Comme tous les chasseurs alpins, il avait

reçu l'ordre de quitter le Don et de se retirer. Au cours des quelques jours qui s'ensuivraient, l'épilogue de la guerre de Russie, cinquante et un mille soldats perdirent la vie. Il faisait moins quarante degrés et quantité d'hommes n'avaient même pas de chaussures.

Iole, ma mère, avait vingt-quatre ans ; Marino, son mari, vingt-huit ; mon frère, Giuliano, six mois. La famille qui n'a pas existé s'est brisée du côté de Voronej, lieu où le poète Ossip Mandelstam s'était installé avant d'être déporté dans un camp en Sibérie et d'y mourir.

*O, laisse-moi, lâche-moi, Voronej  
Vais-je encore choir ou bien m'envolerai-je,  
Es-tu mirage ou neige qui dévore ?  
Voronej : piège, Voronej : jet de mort\* !*

Ma mère attendit encore et encore, mais aucune nouvelle de Marino ne vint, comme s'il avait été englouti par la steppe. Les nouvelles officielles dans les registres militaires s'achevèrent le 23 janvier 1943, puis plus rien n'arriva. Sinon une pension de guerre versée aux épouses de tous les disparus.

Mandelstam m'a conduite par la main au cœur de la steppe qui avait fait pleurer ma mère, comme je l'apprendrais plus tard.

En attendant, je quitte tout, moi aussi : la plus belle ville du monde, un emploi enviable et un bel appartement près de la Bibliothèque nationale. Je retourne au village voir si la couleuvre s'est envolée et si, par hasard, la fillette au pied de l'arbre n'était pas Alice au pays des merveilles tout juste endormie.

\* Ossip Mandelstam, *Les Cahiers de Voronej (1935-1937)*, traduction d'Henri Abril, Circé, 1999.

21 janvier

C'est une nuit que l'idée de la librairie, déjà conçue et emballée, a frappé à ma porte. Nous étions le 30 mars 2019. Il y avait en bas de chez moi un tertre où ma mère plantait des salades et où j'étendais le linge sur un fil de fer fixé à deux poteaux vétustes. N'étant pas très argentée, je devais concevoir un projet.

Enfant, je disposais d'un vaste grenier. Notre maison, moitié habitable, moitié plongée dans le néant, reflétait bien notre famille. À l'entrée se trouvait une cuisine ; à droite, une grande pièce que ma mère avait partagée en deux par un rideau vert à grands nœuds roses (du côté qui était, selon les jours, tantôt l'endroit où je dormais tantôt celui où je mourais) ; à gauche, un petit salon rénové dans le style des années soixante-dix, meublé d'une table, de chaises et d'un buffet en aggloméré si luisant qu'il semblait encore plus factice qu'il ne l'était. Il y avait ensuite deux portes. L'une menait à la cave, un lieu qui a prolongé ma psychanalyse d'au moins deux années et où ont été probablement écrits tous les contes terrifiants depuis la nuit des temps. L'autre conduisait au grenier.

Le grenier possédait une particularité qui le rendait unique. La première volée de l'escalier, que mon père avait construite dès notre arrivée, était en briques creuses apparentes ; mais au moment où l'on abordait le virage pour poursuivre son ascension, elle s'effaçait brusquement devant une volée en bois qui datait d'un ou deux siècles. L'amour paternel s'était interrompu. Chaque fois que je montais, je priais pour que les marches en bois résistent et que je ne me précipite pas dans les abysses du néant où m'attendait certainement la couleuvre de toujours.

Cet escalier en deux parties, témoin d'un travail commencé puis abandonné, est le lieu d'où partent les rêves. Car, après

avoir viré, gravi ces cinq maudites marches croulantes et atteint le grenier, j'étais sauvée. J'avais réussi. J'étais dans mon royaume. J'imaginai une classe d'enfants, chacun muni de son cahier, et je faisais cours. J'étais la maîtresse qui corrigeait mes devoirs des années précédentes. Ou alors je me plongeais dans une espèce de bible personnelle : l'encyclopédie *Conoscere* en douze volumes et quatre appendices, publiée par Fabbri Editore. C'est également de là que vient, je crois, mon idée de la mode. L'ouvrage consacrait trois pages entières aux chaussures romaines, dont j'étais littéralement folle. De fait, j'avais acheté une paire de sandales à la romaine, dont les lacets, l'un doré et l'autre d'un blanc immaculé, se croisaient jusqu'au genou. J'avais environ douze ans, l'âge de Lolita. Pour le reste, l'encyclopédie explorait des sujets très sérieux :

*Le carbonarisme en Italie*

*Saint François d'Assise*

*Du bois au papier*

*Rome conquiert Tarente*

*Giuseppe Mazzini*

*La réforme et la contre-réforme*

*Les amygdales*

*Le génie de Léonard de Vinci*

*Dante*

*Les cinq journées de Milan*

*Plantes textiles*

*Le Japon*

Le simple fait d'apprendre que les femmes *carbonare* portaient le surnom de « cousines jardinières » me procurait des joies insoupçonnables. J'avais l'impression de posséder une machine à remonter le temps, j'ouvrais une page et je pressais le

- p. 170 Montale, *La casa dei doganieri*, Einaudi, 1939. Notre traduction.
- p. 170 Elsa Morante, *La Storia*, traduction de Michel Arnaud, Gallimard, 1977.
- p. 173 Robert Frost, *The Letters of Robert Frost to Louis Untermeyer*, Holt, Rinehart and Winston, 1963. Notre traduction.
- p. 174 Harold Bloom, *The Western Canon*, Harcourt Brace, 1994. Notre traduction.
- p. 174 Walt Whitman, « La dernière fois que les lilas fleurirent », dans *Feuilles d'herbe*, traduction de Roger Asselineau, Les Belles Lettres, 2021
- p. 175 Simone Weil, *Correspondance 1942*, Claire Paulhan, 2019.
- p. 184-186 Wisława Szymborska, « Fin et début », dans *De la mort sans exagérer. Poèmes 1957-2009*, traduction de Piotr Kaminski, Gallimard, 2018.
- p. 186-187 Meir Shalev, *Mon jardin sauvage*, traduction de Sylvie Cohen, Gallimard, 2021.
- p. 199 Giovanni Pascoli, *Canti di Castelvecchio*, 1903. Notre traduction.
- p. 200 Giovanni Pascoli, *Canti di Castelvecchio*, 1903. Notre traduction.
- p. 201 Lewis Carroll, *Alice's Adventures in Wonderland*, 1865.
- p. 215 Wisława Szymborska, « Vue avec grain de sable », dans *De la mort sans exagérer. Poèmes 1957-2009*, traduction de Piotr Kaminski, Gallimard, 2018.

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris